

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



NFIN, sous la planche de ventre, à laquelle il est suspendu et débordant un peu à l'arrière, se trouve un treillage comme on en voit sous les voitures de roulier, qu'on appelle le *trap*, et qui contient les objets pesants ainsi que les gros ustensiles de cuisine.

Des poches de diverses grandeurs sont fixées aux cerceaux de l'intérieur, et servent à contenir de petits objets d'un usage journalier, tels que brosses, peignes, ciseaux, etc.

Un cadre en bois garni de fortes courroies croisées et tendues est suspendu à l'intérieur. C'est le lit du voyageur, qui le recouvre pour la nuit d'un matelas

ou de quelques peaux de moutons.

Un timon énorme, deux chaînes d'enrayage et un sabot en fer ou en bois complètent le wagon.

A cette immense machine, qui peut porter jusqu'à trois mille kilogrammes, on attelle cinq ou six paires de bœufs au moyen de jougs qui portent sur le cou de l'animal et lui permettent de déployer toute sa force.

Le conducteur est généralement un *baastard* (on appelle ainsi le métis provenant des relations d'une Hottentote avec un blanc ou même avec des Africains d'une autre race que la sienne).

Tous les *baastards* sont d'excellents cochers et manient avec une vigueur et surtout avec une dextérité merveilleuse un énorme fouet dont le manche a plus de six mètres de longueur. La courroie, plus longue encore de deux mètres environ, se termine par une *foreslock* (mèche ou *brince* de postillon) d'environ soixante centimètres, faite avec la peau de certaines antilopes.

Le *leader*, qui n'a souvent que quatorze à quinze ans, marche en tête de l'attelage et se sert pour activer ses animaux du *jambock* ou cravache en hippopotame.

Ces chariots, qui sont la véritable demeure des colons en voyage, pèsent par eux-mêmes un poids énorme, car vu l'état affreux des routes, dont un Européen ne saurait se faire une idée, tout doit être sacrifié à la solidité.

Le soir, on laisse retomber les deux rideaux de l'avant et de l'arrière, on allume la lampe suspendue au centre du chariot, on étend les matelas, les couvertures, et l'on se met au lit exactement comme dans sa propre maison.

Décidé à ne rien négliger pour pénétrer dans l'intérieur jusqu'à ce qu'elle eût découvert son mari, Mme Bartelle avait acheté deux wagons : un grand d'abord, qu'elle habitait avec ses filles et la fidèle Toinette, puis un autre plus petit, mais très-solide, destiné à remplacer le premier, si l'on arri-

vait à des passages impraticables aux grands chariots.

Avec son avarice habituelle, Geneviève avait saisi cette occasion de voyager aux dépens des autres et demandé à Mme Bartelle la permission d'occuper provisoirement le petit wagon.

—Dès qu'il te deviendra nécessaire, j'en achèterai un, dit Geneviève ; mais j'aurai toujours économisé une partie du trajet.

Il en résultait naturellement qu'au bout de huit jours, Geneviève regardait le chariot comme lui appartenant. Elle en aurait même fait déguerpir Bertrand Gavard, le domestique de Juliette, si la présence de cet homme ne l'avait rassurée pendant la nuit Valentin et sir Richard occupaient le même chariot. Savinien en avait un pour lui seul. Son domestique couchait à l'arrière, séparé de lui par un rideau. Le cinquième chariot était la propriété de Morany. Dans le sixième, logeaient Mme Clémence Martigné, sa domestique, et le petit Frédéric.

Guidée par les conseils d'un missionnaire qu'elle avait eu la bonne fortune de rencontrer à Graaf-Reinet, Juliette avait acheté entre autre deux ânes pour ses filles. Certaines parties de l'Afrique, en effet sont infestées par une maladie particulière aux chevaux, qui n'en laisse échapper aucun. En d'autres endroits, la mouche *tsetsé*, inoffensive pour l'homme, décime les bœufs et les chevaux par ses piqûres toujours mortelles. Les ânes seuls échappent à tous ces dangers. La sûreté de leur pieds les rend d'ailleurs d'une grande utilité dans ces pays de ravins et de fondrières.

Les premiers jours du voyage furent excessivement difficiles, à cause des habitudes paresseuses de Clémence et de Geneviève. On était convenu d'adopter la méthode habituelle des Boërs, c'est-à-dire de partir vers trois à quatre heures du matin, afin d'éviter la chaleur, et de marcher jusqu'à neuf heures environ. A cette heure-là, on fait halte ; on lâche les bœufs, qui vont paître aux environs l'herbe, sur laquelle ils ne trouvent plus de rosée. Vers trois à quatre heures de l'après-midi, on repart et l'on voyage encore jusqu'à neuf heures. Une fois le souper terminé, chacun se hâte d'aller dormir, afin d'être prêt pour le lendemain. Les Hottentots seuls restent au coin du feu à fumer et à se raconter d'interminables histoires.

Quand on éveillait les deux Parisiennes, il fallait comme on dit, la croix et la bannière pour les décider à se lever. Leur toilette prenait un temps infini. Chacun se réglant d'abord sur ce retard prévu, il en résultait qu'on partait généralement trois ou quatre heures après le moment fixé.

XVII.

Au bout d'une quinzaine de jours, on arriva enfin à Colesberg, la dernière garnison située sur les frontières de la colonie et des pays habités par les tribus sauvages. Là se trouvait un régiment de cavalerie dont sir Richard Overnon connaissait le colonel. Les officiers, qui s'ennuyaient profondé-